

Le libertaire

Administration : HENRI DELECOURT
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)
Chèque postal : Delecourt 691-12

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN
123, rue Montmartre, Paris (2°)

ABONNEMENTS

FRANCE	ETRANGER
Un an 30 fr.	Un an 42 fr.
Six mois 18 fr.	Six mois 26 fr.
Trois mois 10 fr.	Trois mois 14 fr.
Chèque postal : Delecourt 691-12	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Après le crime de Pampelune

L'assassinat est consommé ! Les trois braves camarades Gil, Santillan et Martel ont payé de leur vie la tentative courageuse des révolutionnaires espagnols pour jeter bas la dictature infâme.

Quand nous apprîmes, samedi, cette nouvelle que nous pressentions déjà, l'indignation nous secoua.

Indignation contre les procédés violents, criminels, d'une dictature aux abois, qui n'hésite pas à faucher de jeunes existences, à faire torturer par ses bourreaux des êtres humains, et ce, afin de faire perdurer sa tyrannie en semant la terreur.

Indignation aussi, causée par l'attitude ignoble du gouvernement français, qui a mis ouvertement sa police au service des dictateurs espagnols, avertissant les shires de Primo de ce qui se préparait, arrêtant, traquant, expulsant les révolutionnaires espagnols.

La police française est responsable, en partie, de l'échec du raid tenté sur la frontière espagnole. Elle a sur la conscience la mort des trois courageux camarades.

Indignation encore pour la conduite des socialistes à la Blum, des syndicalistes à la Jouhaux, qui soutiennent le gouvernement Herriot, et n'ont pas eu le courage de lui cracher à la face le mépris que leur causait les opérations de sa police, voulues et approuvées par lui.

Indignation toujours pour les déclarations des politiciens de tous les partis, même les plus rouges, qui, au lendemain des événements de la frontière espagnole, ont désavoué le mouvement. S'il avait réussi, ils auraient clamé que c'était leur œuvre, auraient pris la tête (après la bataille).

C'est l'éternelle tactique des politiciens. Ils se dépêchent de saïler les révoltes quand il y a échec, et qu'ils ne peuvent en tirer parti.

Mais quand tous ces sentiments d'indignation nous eurent agités, nous nous posâmes cette question : qu'allions-nous faire ? Que pouvions-nous organiser pour protester contre une atrocité semblable ?

Les désirs de protestation qui bouillonnaient en nous, la volonté de crier bien haut notre dégoût et notre horreur, allaient-ils pouvoir se matérialiser en quelque chose de viril qui porterait ses fruits, ferait tressaillir la masse sous la colère, serait un sérieux avertissement aux gouvernants de tous pays de ne plus recommencer de tels forfaits ?

Pour cela, il fallait agir vite, tout de suite, ne pas attendre, ni perdre une minute.

A l'exécution de Ferrer, quand la vague populaire déferla dans la rue, ce fut fait en une journée. L'horreur du crime avait jeté, côte à côte, toutes les tendances d'avant-garde qui, spontanément, clamèrent leur ressentiment. C'était chose possible en ces temps-là. Mais aujourd'hui...

La lutte poussée à l'extrême entre toutes les fractions du mouvement social, les menaces et les calomnies remplaçant la discussion, le syndicalisme lui-même, tiraillé, déchiqueté, tout cela rend absolument impossible une protestation d'ensemble.

La réalité est là, brutale. Nous sommes livrés à nos propres moyens, réduits à nos seules forces. Nous ne pouvons faire quelque chose que si nous sommes capables de l'organiser nous-mêmes.

Hélas ! Le triple crime de Pampelune nous a mis à nouveau devant un formidable cas de conscience, nous obligeant à descendre en nous-mêmes, à nous interroger, à reconnaître à quoi en était au juste notre puissance. Et le résultat de ces réflexions est que nous n'avons pu organiser immédiatement la réplique que qu'imposait l'exécution de nos amis espagnols.

Il nous est possible d'organiser quelque chose, avec le délai suffisant et la publicité nécessaire. Mais, pour agir de suite sous le simple coup de fouet d'une nécessité urgente, il nous faudrait être davantage préparés.

Où est donc l'action individuelle ? Qu'a-t-elle fait et que peut-elle faire ? Que chacun se pose la question et y réponde.

Pour notre part, il nous apparaît utile de tirer une sévère conclusion de la situation présente. Ecrire de virulents articles dans nos journaux, c'est bien, mais c'est très peu. Nous ne touchons guère que le public habituel de nos lecteurs.

Il nous faut à l'avenir être préparés à riposter beaucoup plus énergiquement.

Nous ne devons plus rester des spec-

tateurs plus ou moins impuissants des crimes de nos maîtres. Tout au contraire, tâchons d'être prêts à rendre coup pour coup. Les bourreaux qui règnent sur le monde par la violence organisée, nommée terreur, ne comprennent que le langage de la force.

Pour être forts, soyons organisés. Qu'au moins la douleur que nous inspire l'odieuse exécution de Pampelune nous incite à faire le nécessaire.

Il ne s'agit pas d'encartés ou de sans carte. A l'heure où nous aurions tant besoin d'une cohésion de nos efforts, il devient ridicule d'éterniser la discussion sur un des points de détail de notre organisation.

Un sentiment unanime devrait nous faire abandonner toutes les questions secondaires pour unir nos volontés, les grouper afin de devenir capables, à l'avenir, de réagir plus vigoureusement contre les coups des ennemis de la liberté !

Serrons-nous autour de l'Union Anarchiste. Fusionnons en son sein toutes nos petites chapelles impuissantes à autre chose qu'à discuter. Devenons, soyons forts.

Soutenons de tous nos efforts les œuvres déjà existantes : le « Libertaire », nos journaux régionaux. Développons-les, créons-en de nouvelles.

Nous n'avons pu empêcher Gil, Santillan et Martel d'être exécutés. Il me semble qu'au moment de leur mort, ces courageux compagnons, se sentant seuls en face de leurs bourreaux, quand le garrot les étranglait, ont dû nous adresser une prière : « Puisque vous ne pouvez nous sauver, vengez-nous. Organisez-vous pour abattre la tyrannie des bourreaux, empêchez que d'autres camarades ne subissent notre triste sort ».

Georges BASTIEN.

Comme en Espagne

Un conseil de guerre réuni avant-hier à Khartoum pour juger quatre officiers qui avaient pris part à la mutinerie du onzième bataillon soudanais, a condamné ces quatre officiers à la peine de mort.

Trois d'entre eux ont été exécutés hier matin à l'aube et le quatrième a vu sa peine commuée en quinze années de travaux forcés.

Cet assassinat légal, froidement commis par les autorités britanniques soulève l'indignation de toute la population qui proteste avec raison contre le régime de violence et d'arbitraire du cabinet de Londres, et de nouveaux incidents ne manqueraient pas de marquer la réprobation du peuple égyptien.

LE FAIT DU JOUR

Chauvinisme intensif

La fameuse offensive contre les communistes se réduit à peu de choses. La police, sans jugement, sans même un interrogatoire d'identité, par simple mesure administrative, s'est saisie de quelques étrangers et les a conduits à la frontière.

C'est devenu la manière ordinaire de terminer les combinaisons politiques que de prendre quelques étrangers comme boucs émissaires.

« L'étranger, voilà l'ennemi. » Tel est le cri de ralliement de toutes les réactions. Exploiter l'esprit chauviniste que la guerre a porté à son maximum est devenu l'opération classique, qui malheureusement réussit encore à impressionner les peuples abusés.

Cet état d'esprit n'existe pas qu'en France. En Angleterre, on l'exploite à outrance ; non seulement des règlements rigoureux interdisent aux étrangers l'entrée du pays, mais encore un mouvement se dessine pour que ces règlements deviennent encore plus rigoureux.

Aux Etats-Unis, on a failli faire éclater un conflit avec le Japon, par des mesures contre les Japonais.

Voilà que le gouvernement du Brésil donne à son tour l'ordre à ses consuls au Japon de suspendre la délivrance des passeports pour le Brésil.

Dans presque tous les pays, le mouvement xénophobe se développe. La réaction le pousse le plus qu'elle peut.

C'est profondément idiot, parce que les mesures que l'on prend contre les étrangers ici, on les prend contre nos compatriotes dans d'autres pays.

En fin de compte, le résultat le plus clair est une restriction de la liberté, une forme de réaction plus jésuitique.

Lg répression chasse les militants à l'étranger, où ils sont l'objet de toutes les tracasseries. C'est l'anéantissement du droit de militer.

Frapper les étrangers, c'est frapper la liberté. Si nous les laissons victimes des procédés de réaction, nous en subissons les conséquences.

En exploitant la haine de l'étranger, Herriot fait le jeu de la pire des réactions.

Le complot policier

Le communiqué et les dernières informations de samedi soir pouvaient faire croire à une vaste opération policière pour hier. Il n'en a rien été — ou du moins le mutisme de la préfecture nous fait espérer que la filaille n'a pas eu d'arrestations, non plus que de perquisitions à effectuer durant la journée dominicale.

Les journaux réactionnaires du soir aboient aux chausses d'Herriot, en se plaignant de ce que le gouvernement ne faisait pas la rafle formidable qu'on avait annoncée dans le courant du samedi, ainsi qu'à la Chambre.

La Liberté ne peut pas arriver à se consoler d'avoir fait une édition spéciale annonçant plusieurs centaines d'arrestations et d'être couverte de ridicule le dimanche matin par l'annonce que ce grand coup se réduisait à treize étrangers incarcérés, puis expulsés.

Certes, l'odieuse de la mesure est le même, qu'il s'agisse de cent ou de treize, mais enfin la réaction fait une piteuse mine en constatant que le nombre est relativement restreint.

Il semblerait même, d'après l'*Intransigeant*, qu'il y ait eu une sorte d'accord entre Herriot et la droite, et que le démirage de Fourvières ait permis aux fascistes millerandistes de mettre une bonne partie des communistes sous les verrous.

Le ton de l'article et de la manchette du journal de Bailly a presque la signification du « vous n'avez pas tenu tout ce que vous nous aviez promis ».

Le torchon du triste sire Aymard pleure, pleure lamentablement sur l'insuffisance des mesures prises à l'égard de la Révolution.

Une note d'allure et d'inspiration officielle nous apprend que les camarades arrêtés samedi seront, sans autre forme de procès, expulsés comme des indésirables.

L'officier *Paris-Soir* laisse croire que de vastes opérations auraient été accomplies en province, mais que la plus grande discrétion serait gardée sur ces hauts faits des Javert modernes.

Le « motus » est de rigueur partout.

GUILBEAUX EN FRANCE

Les feuilles vespérales sont garnies d'une sous-information suivant laquelle Henri Guilbeaux serait en France ou aurait l'intention d'y revenir.

Des notes de police ont été envoyées avec des fiches signalétiques fort minutieusement établies pour servir à la capture du prospect.

Malgré nos divergences d'opinion, nous espérons fortement qu'il saura échapper aux recherches.

SADOUL A ORLEANS

D'autre part, nous apprenons que Jacques Sadoul a été transféré à la prison militaire d'Orléans, car, paraît-il, le conseil de guerre du 6° corps est seul compétent pour juger du « crime » qu'il a commis.

Mais, cependant, il semble bien que c'est le conseil de guerre de Paris qui l'avait condamné en 1919. Alors ?

Les Raisons d'Etat sont étrangères à la Raison, dit un vieux proverbe.

Et l'arrestation de Sadoul est un fait découlant de la Raison d'Etat.

Une grève de solidarité à Lyon

Lyon, 7 décembre. — Quatre cents ouvriers du bâtiment travaillant place des Cordeliers, se sont mis en grève pour protester contre le renvoi d'un de leurs camarades, ouvrier électricien.

C'est un bel exemple de solidarité que donne ainsi le prolétariat lyonnais.

La Manifestation de Gagny

CONTRE LE CRIME CLERICAL - POLICIER

La manifestation organisée contre l'horrible crime de cet agent, qui, sur l'instigation du curé de Gagny, tua à bout portant le jeune Leroux, a obtenu un plein succès.

En arrivant de Paris, les nombreux camarades qui avaient tenu à venir protester avec le groupe de Gargan-Livry et la partie de la population indignée d'un tel forfait, trouvèrent à leur descente du train les camarades de l'endroit en train de distribuer des tracts sur l'objet de la protestation et relatant les faits abominables que l'on connaît.

Ils nous indiquent le chemin pour nous rendre au lieu de la réunion. Partout on entend crier : le Libertaire et La Bataille Syndicaliste.

Tout de suite, nous avons l'impression qu'une atmosphère de sympathie et de curiosité nous enveloppe, et que ceux qui ne sont pas dans la rue nous regardent derrière leurs rideaux.

Nous sentons que c'est aujourd'hui, à Gagny, un jour mémorable. Les anarchistes sont là, les seuls qui aient eu le courage de se dresser contre la filaille et contre le clergé, son complice !

La salle, bien remplie, contenait environ deux cents personnes, comprenant des copains de Paris et de la région et un bon nombre d'habitants de la localité.

Après l'arrivée du dernier train, un

camarade anarchiste de la région ouvre la séance, en rappelant que le meeting avait été organisé dans le but bien précis de protester contre les faits dont les orateurs allaient donner les détails. Il ajoute que, depuis, à la Maltournée, un autre crime policier avait été commis contre un jeune homme d'une vingtaine d'années, dont la sœur est présente et suivra notre manifestation.

Suzanne Lévy prend ensuite la parole, explique les faits dans leurs détails et fait une critique documentée des agissements de la police et du clergé, qu'elle connaît bien, puisqu'elle a, dans ses dossiers, toutes les preuves à l'appui.

Un camarade intervient pour proposer une manifestation dans la rue.

On convie d'aller jusqu'à l'église, repaire du curé.

Le rassemblement a lieu devant la salle, et l'on se dirige vers l'église, au chant de *La Grève des Mères*.

La frousse ayant saisi le représentant de Dieu, qui n'avait pas la conscience tranquille, derrière ses grilles cadenassées, au lieu de trouver les portes ouvertes aux fidèles pour les vêpres, nous constatons que tout est hermétiquement clos et que le silence règne seul dans l'édifice.

D'une main solide, quelques copains secouent la grille et, peu à peu, celle-ci cède et s'en va en morceaux.

Des cris de : « Assassin ! Assassin ! » ponctuent cet acte, ainsi que des : « Hou ! hou ! la calotte ! »

Devant la maison du flic, les manifestants ont conspu copieusement le représentant de « l'ordre ».

De là, on se rend à la mairie, et, en passant derrière l'église, un incident se produit avec un protestataire bourgeois, qui avait peur qu'on détériore les vitraux de l'église.

Devant la mairie, aux lieu et place des affiches administratives, on colle le « Libertaire ». Sur la plaque des morts de la guerre on écrit : « A bas la guerre ! A bas Biribi ! »

En marche vers la gare. Un camarade résume l'esprit de la manifestation en quelques mots bien sentis, et l'on termine, sur les marches mêmes de la gare, par quelques chansons antimilitaristes, reprises en chœur au refrain, qui paraissent plaire aux habitants qui sont à proximité.

Delecourt propose une collecte pour le « Libertaire », seul à combattre de pareils faits. Elle a rapporté 70 francs.

Excellente et utile journée contre l'injustice et pour la propagande.

Les derniers instants des victimes de Primo

Le Temps d'hier soir nous donne quelques renseignements sur la mort des trois camarades assassinés par les ordres de Primo de Rivera.

Ils se sont pendant la nuit qui précède l'exécution, montrés pleins de calme et de courage et n'ont cessé de protester de leur innocence.

Dans la matinée du samedi, ils firent demander le juge instructeur près le conseil de guerre ordinaire, qui jugera les autres inculpés des événements de Vera. Le juge pénétra peu après dans la chapelle. Les condamnés le prièrent de faire tous ses efforts pour éclaircir les accusations portées contre eux, afin qu'ils fussent réhabilités par le conseil qui jugera les autres inculpés. Le condamné Sanchez demanda la permission de prendre congé de ceux des autres inculpés qui le relèveront et le soigneront quand il tomba blessé au cours de l'échauffourée de Vera. Sa demande fut exaucée et les inculpés José Anaya et Alexandre Fernandez furent introduits bientôt dans la chapelle où ils furent surpris d'apprendre la prochaine exécution de leurs trois compagnons. Sanchez les remercia et leur serra les mains avec effusion.

A sept heures, l'ordre de conduire les condamnés au lieu d'exécution fut donné ; les condamnés furent aussitôt acheminés de la chapelle située au premier étage vers le chemin de ronde intérieur. Au moment où le groupe où se trouvait Sanchez, et qui fermait la marche, arrivait près de la porte donnant dans la cour, Sanchez, bousculant son entourage, s'envola à toute vitesse, remonta jusqu'à la passerelle située au deuxième étage, d'où il se jeta dans une cour ; il tomba la tête sur le dallage et se tua presque instantanément. Sa bousculade avait été si brusque et sa course si rapide, qu'aucun de ceux qui l'accompagnaient ne purent empêcher sa fuite.

Les deux autres condamnés arrivèrent au lieu d'exécution sans savoir ce qui venait de se passer. A sept heures dix, Gil fut exécuté, et Santillan le fut quelques secondes plus tard.

Camarade, as-tu pris une action à l'emprunt du « Libertaire » ?

Les bagnes d'enfants

Une autre lettre

Nous croyions en avoir fini avec Eysses et nous allons passer à l'examen d'autres bagnes, lorsque nous reçûmes une lettre émouvante que ne pouvons pas celer à nos lecteurs.

Sans aucun commentaire, les faits révélés étant assez éloquentes, nous la livrons au public, et à M. Roubaud qui pourra y puiser matière à d'intéressantes réflexions.

Disons cependant, pour couper court à tout bruit tendancieux, que nous sommes en mesure de prouver l'exactitude de tous les faits révélés dans cette épître.

— L. LOREAL.

Vers le milieu de 1913, je reçus une douloureuse nouvelle. Mon père m'apprenait que ma mère, très malade et en danger de mort, avait manifesté le désir de me voir. Il était donc allé implorer le commissaire de police du Père-Lachaise (20° arrondissement) de faire des démarches à seule fin de me faire venir un jour pour pouvoir embrasser ma mère. Le « quart d'œil » répondit que satisfaction pourrait être donnée à condition que j'aie de « bonnes notes », ce qui pourrait me valoir une grâce.

Le fait ne se produisant jamais à Eysses, je savais parfaitement que le commissaire avait, une fois de plus, « mis plein la vue » à mes parents. Mais, pour faire plaisir à ma pauvre mère, je me promis de ne plus avoir de punitions. Quoique relativement bon, je pensais peu pouvoir y parvenir sous le régime de terreur qui nous brisait, tant au moral qu'au physique. Je pouvais tout de même tenter la chance.

Malheureusement, à l'atelier des tailleurs numéro 3, où j'étais à ce moment, il y avait un gardien qui, pour des raisons que je n'ai jamais connues, avait pour moi une particulière prédilection et cherchait toutes les occasions de me punir.

Vingt fois par jour, cette brute inintelligente dénonçait, à cause de ses facultés, « La charrie », c'était : « X... sur les rangs ! X... taisez-vous ! X... travaillez ! X... alignez-vous ! »

Et j'étais toujours coupable, même si aucun fait ne se commettait. Cela dans le but de me faire accomplir un geste de révolte. Quatre jours de pain sec furent le résultat de mon silence, puis, ensuite, la même tactique de tracasserie fut employée pendant quarante-deux jours.

Mais un beau jour où, me sentant en butte à la malveillance, je finis par être excédé de provocations, et répondis : « M... ! » au gardien qui immédiatement, irradiant sa face d'un sourire béat.

Cinq minutes après, le corps de garde (dont faisait partie Broussais, dit Lagardère), vint me chercher.

Les uns me frappèrent sauvagement, les autres, me tirant par les pieds, me firent descendre l'escalier dont les marches sont en tôle forte. La tête en sang, le corps gravement contusionné, j'étais peu après mis au fameux cachot 19 où les gardiens Lagardère, La Voltige et Rimbault, sous l'œil du premier gardien Biard, me firent souffrir sous leurs coups répétés, insultèrent ma mère, et je perdis connaissance.

Lorsque je revins à moi, certainement plusieurs heures après, j'étais étroitement garrotté, au point que le moindre geste m'eût fait crier grâce dans ma solitude. Assez tard dans la nuit, le gardien-chef Salliet, accompagné, cela va sans dire, vint encore resserrer mes liens, si bien que, me conduisant au prétoire, je me rendis compte, à l'effroi de mes co-détenus, que j'étais bien arrangé.

Le directeur me condamna au cachot et à la suppression de correspondance. Cependant qu'il savait que, de par la gravité de l'état de santé de ma mère, je désirais m'encourir aucune punition.

Je puis prouver cela à quiconque le désire, que cela est vrai, car un gardien m'a promis de déposer sur ces faits si je le désirais ultérieurement.

Mes parents, braves ouvriers, s'étonnèrent, au bout de quatre mois de silence, de rester sans nouvelles.

Ils écrivirent au directeur d'Eysses et au ministère de la justice, il leur fut répondu que je ne voulais pas écrire.

Protégés par les lois bourgeoises, les membres du personnel de la colonie appréhendent cependant les représailles toujours possibles de leurs victimes ; car même la veille de leur libération, ils martyrisent encore les colons.

Le matin de la mise en liberté, les gardiens hypocrites font toutes sortes de « manœuvres » aux enfants, protestent de leur sympathie envers celui qu'ils ne peuvent plus faire souffrir.

Le libéré est conduit par une escorte de gardiens jusqu'à la gare de Villeneuve-sur-Lot, où, là seulement, on lui remet les quelques sous qu'il peut posséder.

Ensuite, il est soigneusement enfermé dans un wagon jusqu'à une gare limite du département.

Tout retour offensif du malheureux est impossible.

Car les bourreaux savent fort bien que les gosses pourraient avoir des mouvements légitimes de révolte qui seraient en même temps un salutaire avertissement pour les bourreaux qui ont encore des petits gosses sous la main et à la disposition de leurs désirs de brutalité.

Détenu 3.093.

La discorde au camp communiste

Un grand tapage a été fait ces jours derniers autour de l'exclusion de Monatte, Rosmer et Delagarde, motivée par une brochure intitulée : « Lettres aux membres du Parti Communiste ».

Non contents d'exclure les trois réfractaires, la Congrégation communiste a mis leur brochure à l'index, interdisant aux membres du parti de la lire, leur enjoignant de la détruire.

Nous sommes loin de partager les opinions des trois exclus, qui, hier encore, nous tapaient dessus par les plus sales moyens.

C'est à titre purement documentaire, et pour éclairer ce qui se passe dans cette caverne de politiciens que nous publions en extenso cette fameuse lettre. Puisse sa lecture dégoûter à tout jamais les militants sincères des partis politiques.

Demain, nous tirerons la conclusion qui s'impose, du point de vue anarchiste.

Paris, 22 novembre 1924.

Nous sommes à la veille du Congrès de Paris. Les membres du Parti sont appelés à discuter dans leurs cellules les multiples questions portées à l'ordre du jour de ce congrès important. Jusqu'ici ils n'ont entendu qu'un son de cloche. Nous tenons à en faire entendre un second.

C'est incontestablement notre droit comme membres du Parti, membres désavantagés, inférieurs, puisque la fraction qui dirige le Parti se permet de monopoliser la presse communiste et d'y faire entendre exclusivement son point de vue.

Attaqués maintes fois, dans les assemblées et dans la presse du Parti, attaqués avec violence et avec injustice, longtemps nous avons méprisé ces attaques, estimant que le Parti avait mieux à faire qu'à s'entredéchirer et que le temps suffirait à calmer l'ardeur des néophytes du prétendu bolchevisme français qui nous insultent. Nous nous sommes évidemment mépris.

A la suite de la dernière Conférence des Secrétaires fédéraux, où nous fûmes qualifiés d'éléments nettement anticommunistes, nous avons répondu en fixant sommairement notre position dans une déclaration adressée au Comité Directeur et signée par trois membres du C. D. Cette déclaration, il n'en a pas été donné connaissance au C. D. Elle n'a pas davantage trouvé place dans la presse du Parti, ni dans *l'Humanité*, ni même dans le *Bulletin Communiste*. On comprendra que nous la fassions connaître, après une longue attente, aux membres du Parti, par le seul et faible moyen qui nous reste.

On le comprendra d'autant plus qu'il ne peut échapper à personne que l'on ne peut notre exclusion. On veut, comme à la dernière Conférence, en surprendre la bonne foi du Parti, provoquer une Fédération de la Nièvre quelconque à déposer une proposition d'exclusion que les hommes de l'appareil, d'abord stylés, feront adopter d'emblée.

Que cette triste manœuvre soit ou non susceptible de réussir, nous n'en savons rien. Mais il est une chose que nous ne voulons pas, c'est qu'elle réussisse par surprise. C'est pourquoi nous adressons aux membres du Parti cette lettre, afin de les mettre en garde, afin qu'ils disent nettement aux camarades qu'ils déléguent au Congrès s'ils doivent ou non nous chasser du Parti.

Depuis un an, on agite le spectre d'une droite dans le Parti et dans l'Internationale. On accuse cette droite de nuire, de désagréger, de décomposer le Parti ; on l'accuse d'entraver son travail politique et de susciter des obstacles à sa réorganisation sur la base des cellules d'entreprise.

Nous sommes bien sûrs de ne pas appartenir à la droite du Parti. Quand Treint publia sa première édition de la géographie des tendances, Monatte lui répliqua avec raison que s'il voulait à tout prix nous classer quelque part il devrait nous loger dans une tout autre tendance, qui s'appellerait la gauche ouvrière. Dans sa deuxième édition, revue et corrigée, des tendances du Parti, Treint paraissait donner satisfaction à cette juste revendication ; il parlait récemment d'un « néo-gauchisme ouvrieriste, teinté de syndicalisme pur », de Monatte.

Nous n'étions toujours pas plus orthodoxes qu'avant ; nous sentions toujours le roussi ; mais enfin c'en était fini de l'imbécille qualification de droitiers ; nous étions reconnus et proclamés gauchistes, néogauchistes.

Mais sous la plume et dans la bouche de Treint et de ses amis, les mots changent rapidement de sens. Dès le lendemain, nous redevenions la droite pestiférée. Il suffit sans doute de ne pas bailler d'admiration devant les cabriolets de Treint pour être rangé dans la droite.

Voyons ce qu'on reproche à la prétendue droite que nous composerions.

Notre grand crime consisterait à faire écho à l'opposition communiste russe qui aurait constitué une sorte d'organisation internationale. Nous devons avouer, à notre confusion et à notre grand regret, qu'aujourd'hui encore nous ne connaissons même pas le grand discours prononcé en juillet par Trotsky à l'assemblée des vétérinaires de Moscou, non plus que sa préface à la nouvelle édition de « 1917 », discours et préface pourfendus avec tant de véhémence.

On avouera que pour des « trotskystes » nous manquons pour le moins de vigilance. Certes, on nous a trouvés et on nous trouvera pourtant chaque fois qu'on insultera Trotsky, parce que son nom et son effort, à côté du nom et de l'effort de Lénine, s'identifient avec la Révolution russe. Nous dirons plus : nous pensons que c'est Trotsky, à l'heure actuelle, qui pense et qui agit vraiment dans l'esprit de Lénine, et non ceux qui le poursuivent de leurs attaques tout en se drapant dans le manteau du léninisme.

Mais nous savons bien que si demain Trotsky ralliait la majorité dans le Parti Communiste russe, les mêmes communistes français qui l'insultent aujourd'hui se feraient de petit-bourgeois et de con-

tre-révolutionnaire seraient les premiers à l'aduler et nous trouveraient alors trop peu « trotskystes ».

En attendant, ils feraient mieux, puisqu'ils rouvrent devant le Parti français une nouvelle discussion sur le Parti Communiste russe, de fournir le minimum de documents permettant de se former une opinion. C'est leur droit de publier à grand fracas des critiques du discours et de la préface de Trotsky ; mais c'est leur devoir élémentaire de faire connaître ce discours et cette préface. En ayant tardé à le faire, ils ont montré leur profond mépris pour les membres du Parti. Naturellement, ce qui leur importe ce n'est pas un jugement éclairé du Parti, mais son approbation aveugle et fanatique.

Qu'il y ait un malaise grave dans l'Internationale, depuis la mort de Lénine et depuis sa retraite forcée par la maladie, c'est un fait trop visible, mais il est bien indépendant de la crise que traverse le Parti français.

Nous l'avons dit au cours des discussions du début de l'année : notre Parti se trouvait en face de deux crises superposées, une crise nationale et une crise internationale, et nous l'avons prouvé par des faits et par des déclarations incontestables. Il nous suffira de rappeler les paroles par lesquelles Renaud Jean expliqua au Comité Directeur, en mars dernier, son vote des fameuses thèses : « Je le vote parce qu'il faut sortir de la situation présente, mais je le fais sans enthousiasme et tout à fait convaincu qu'elles ne changeront rien ; le Parti est en état de crise permanente ».

En effet, le Parti est en état de crise permanente. Le dernier accès de fièvre, qui parait n'être pas guéri, tant s'en faut, lui provoque, voilà un an, par la non-réélection de Treint au secrétariat du Parti. Quels furent les arlisans les plus acharnés de cette non-réélection, et par là, les responsables de la crise ? Des hommes qui avaient collaboré, au cours de l'année 1922, avec Treint au Bureau Politique et au Secrétariat, c'est-à-dire Louis Sellier et Doriot, et qui déclaraient que tout travail collectif était impossible avec lui.

Ils n'étaient d'ailleurs pas seuls à penser ainsi : Humbert-Droz, le délégué de l'Internationale, en était arrivé à dire que tant que Treint et Souvarine seraient à la tête du Parti, il serait impossible d'avoir en France un Parti Communiste. Souvarine a été dévoré, mais Treint demeure et tout ce qui pouvait jadis être reproché à Souvarine peut l'être aujourd'hui, et plus légitimement, à Suzanne Girault et à Treint : l'autocratie de ces derniers pèse incontestablement d'un poids plus lourd sur tout le Parti. Elle pèse si lourdement qu'un militant du mouvement syndical, secrétaire d'une Fédération d'industrie et qui vit en dehors des tendances et des dans du Parti, reprenait sans le savoir le propos d'Humbert-Droz et déclarait récemment qu'il n'y aura pas de Parti ni de C. G. T. U. tant que régnera Suzanne Girault.

Quel crime pouvons-nous avoir commis contre le Parti, néogauchistes ou droitiers que nous sommes ?

Il n'y a pas très longtemps, le député Doriot déplorait que Monatte et Rosmer n'aient pas été plus combattifs, qu'ils n'aient pas poursuivi plus longtemps la lutte contre la soi-disant gauche. Il ne voyait pas que nous avions ainsi refusé non seulement de faire perdre au Parti son temps et ses forces, mais de lui porter, même involontairement, préjudice, à lui et à l'Internationale. Il ne le comprenait pas alors. Cela ne l'empêche pas aujourd'hui de vilipender la droite et ses crimes imaginaires. Nous le verrons peut-être demain réclamer notre exclusion du Parti.

S'il est un reproche que nous ne méritions pas, c'est bien celui d'avoir voulu nuire au Parti, d'avoir cherché à entraver son travail, d'avoir essayé de le désagréger. Nous mériterions plutôt celui d'avoir réduit à l'excès notre droit de critique. Par contre, ces reproches s'appliquent à merveille à ceux qui nous les adressent, c'est-à-dire à ceux qui, depuis un an, font à la tête du Parti non une politique de parti mais une politique de fraction et qui, se figurant être tout le Parti, s'apprêtent à en chasser quiconque se refuse à le confondre avec leurs personnes.

Depuis près de dix mois qu'ils ont la direction effective du Parti, voyons donc ce qu'ils en ont fait.

Tout d'abord, ils ont dirigé le Parti sans tenir compte du Comité Directeur. Ils n'ont pas su gré à ce Comité Directeur qui, en mars, votait docilement, à la quasi-unanimité, leurs thèses sur la révision du front unique et la bolchévisation du Parti. Ce vote acquis, ce pauvre C. D. a été périmé. On l'a réuni ou non, au gré du Secrétariat, on a tranché de tout sans le consulter et souvent sans l'avertir ensuite. C'est ainsi, par exemple, que les membres du Comité Directeur ont appris en lisant *l'Humanité* que le Parti allait tenir un Congrès en janvier.

Ils ont pris en mains *l'Humanité* à qui nous avions, parait-il, fait perdre sa claire figure communiste. La lui ont-ils redonnée ?

Certes, nous n'avons jamais prétendu que *l'Humanité* était un modèle de journal ouvrier, de quotidien communiste et nous l'avons souvent dit dans les Conseils du Parti. Mais nous sommes bien certains qu'elle est aujourd'hui de moins en moins un journal, qu'elle est devenue un mauvais *Bulletin Communiste* quotidien. Loin de prendre une claire figure communiste, elle a plutôt mis un masque caricatural. Le communisme n'a pas le mépris de la classe ouvrière et ne croit pas qu'il soit utile de lui servir une nourriture sans os et sans arêtes une véritable bouillie intellectuelle pour enfants.

Le premier résultat c'est que beaucoup d'ouvriers cessent de lire *l'Humanité*. L'un des mots d'ordre du Parti était de doubler le chiffre de son tirage et de le porter à 400.000 d'ici la fin de l'année. Au lieu d'approcher de ce but, on s'en éloigne. Treint a raconté au Congrès du Parti tchéco-slovaque que le tirage de *l'Humanité* avait augmenté de 40.000 exemplaires. Ne pouvant croire qu'il a délibérément menti aux communistes tchéco-slovaques, nous sup-

posons qu'il a voulu dire que *l'Humanité* avait diminué d'autant.

Treint a dit encore à Prague qu'une menaçante crise financière avait été réglée en cinq semaines. Evidemment, les membres du Parti ont fait, voilà quelques mois, un gros effort, mais la crise financière n'a pas été dénouée pour cela. Elle ne pouvait pas l'être d'ailleurs, du moment que l'on continuait à gaspiller 50.000 francs par mois — plus d'un demi-million par an — pour *l'Humanité* du Midi et que l'on faisait rentrer les permanents de l'appareil que l'on avait compressé.

Si bien que le Parti en est arrivé à envisager le système des souscriptions, non comme un moyen exceptionnel dans des circonstances exceptionnelles, mais comme un moyen courant de boucler son budget normal.

C'est d'ailleurs parce que les dirigeants de la fraction qui dirige le Parti sont effrayés des résultats de leur propre gestion qu'ils crient si fort contre la droite. Ils ont besoin de donner le change. Bien incapables, en outre, d'apercevoir et de reconnaître leurs fautes, ils estiment qu'ils attribuent à d'autres la responsabilité de leur propre bagabie.

Ils raisonnent exactement de cette manière quand ils nous accusent d'avoir entravé la réorganisation du Parti sur la base des cellules d'entreprise. Ils nous attribuent charitablement les difficultés naturelles que l'opération comportait et celles que leur conception et leur manière de faire y ont ajoutées. Ce n'est pas en donnant la droite à dévorer aux cellules qu'ils leur fourniraient un aliment, ni qu'ils résoudraient ces difficultés.

La réorganisation sur la base des cellules est une œuvre capitale pour le Parti. S'il la réussit, c'est-à-dire s'il sait déterminer les tâches pratiques des cellules, éviter qu'elles tournent à vide et se découragent, il disposera réellement d'une base de granite. Mais le granite pourrait bien se changer en sable mouvant si les cellules, au bout de quelques semaines, n'apercevaient pas le travail qui leur incombe, si on leur refusait, en outre, le droit élémentaire de désigner leur secrétaire et leur délégué au rayon, sans crainte d'un veto d'en haut.

Il est beaucoup question d'homogénéité, d'alignement, de discipline. Du haut en bas du Parti, on établit une cascade de mots d'ordre auxquels on doit obéir sans comprendre et surtout sans murmurer autre chose que le sacramental : *Capitaine, vous avez raison ! Une mentalité de chambre à soi crée et les mœurs de sous-officiers installent. Il n'est question que d'appareil à fonctionner, de permanents à installer. Bientôt la bureaucratie du Parti fera la pige à celle de l'Etat français.*

On dit que le Parti doit être une cohorte de fer. En réalité, quiconque fait preuve de caractère doit être brisé. Au Ve Congrès mondial, Jerram, dans un geste de courtoisie, cherche à empêcher la délégation française de commettre une faute préjudiciable au Parti. Au retour, on expédie quel'un pour le démolir dans la Fédération du Nord. Il faut s'incliner, non devant des idées ou des décisions prises par l'organisation, mais devant des hommes. Par ce moyen, ce ne sont pas des cadres solides que l'on prépare, ce n'est pas une cohorte de fer que l'on forme, mais un régime de limaces.

Des perroquets communistes peuvent seuls parler sans rire de l'unité monolithique du Parti Communiste français. S'il est un parti composé de morceaux très divers, c'est bien le nôtre. Leur fusion promettrait d'être lente et les fondeurs étaient tenus de veiller ferme. A coup sûr, des événements révolutionnaires auraient activé cette fusion et rejeté des scories ; ils ne se sont pas produits. A défaut, c'est le travail collectif de chaque jour, modeste et tenace, qui pouvait l'opérer. Au lieu de travail collectif, on a assisté à un travail fractionnel en règle poursuivi par la soi-disant gauche en utilisant l'appareil du Parti. Hier c'était le centre qu'elle voulait hypocritement torpiller en la personne de Sellier pour sa gestion financière qui n'a d'autre pendant que celle de Treint. Aujourd'hui, c'est la gauche ouvrière qu'on veut passer par la fenêtre. A qui le tour de demain ? Le Parti français risque fort de ressembler à ces républiques sud-américaines où se produit un coup d'Etat tous les trois mois.

L'importance du Congrès prochain ne peut échapper à l'ensemble des membres du Parti. Ce qui est important, ce n'est pas que nous puissions y être frappés d'exclusion, c'est que, sous l'étiquette de la bolchévisation, on y aggrave les méthodes autocratiques actuelles qui sont bien le plus flagrant désaveu du bolchevisme et du communisme.

V. DELAGARDE.
P. MONATTE.
A. ROSMER.

Il faut forcer les propriétaires à désinfecter les locaux reloués

La tuberculose, n'est parait-il pas une maladie entraînant la désinfection obligatoire.

C'est ainsi que les propriétaires relouent sans désinfection des locaux où ont vécu et même où sont morts des tuberculeux notoires.

Il faudrait imposer la désinfection au moins des locaux notoirement occupés par des malades.

C'est une mesure indispensable.

« L'EN-DEHORS »

Sommaire du numéro 48

La Femme et le Prêché religieux (Maria Peligrini). — En guise d'épilogue — Les Libertés primordiales (John Henry Mackay). — Si j'en avais le pouvoir (Jo Labadie). — Réflexions sur la polémique de personnes et sur la polémique d'idées (E. Armand). — Pointes sèches. — Valeur de l'ignorance humaine (Benjamin de Casseres). — Départ (B. Cécile). — A propos du « Surréalisme » d'André Breton (Marc Sémon). — Croquis. — Paroles d'hier et d'aujourd'hui (A.-L. Constant). — Réalités, Vérités (G. de Lacaze-Duthiers). — Mon Credo (Florentino Ameghino). — Vers une éducation nouvelle. — Points de vue sur la liberté sexuelle (Marguerite Després et E. A.). — Vivre (E. Fournier). — Glanes, Nouvelles, Commentaires. — Grandes Prostituées et Fameux Libertins (Emilio Ganto et E. Armand). — Aux Compagnons. — Correspondance. — Parmi ce qui se publie (Georgette Ryner, etc.). — Avis et Communications.

Le numéro 49 fr. 50 franco S'adresser à E. Armand, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

L'agitation cléricale

Quimper, 7 décembre. — On peut évaluer à environ 20.000, le nombre des catholiques qui ont participé aujourd'hui à la manifestation pour la défense de l'église. Depuis le matin, ils étaient arrivés de tous les points de la Cornouaille, en auto, en camion, à pied, conduits par leurs recteurs.

On sait qu'en même temps le Comité de Défense laïque du Finistère, la Ligue des Droits de l'Homme et le Parti Socialiste avaient organisé une autre manifestation contre les menées cléricales.

Libres penseurs et socialistes tinrent ce matin un meeting où trois à quatre mille personnes se rendirent. Des discours furent prononcés par MM. Le Bail et Masson, députés, Nardon, maire de Brest, Barbin et plusieurs personnalités républicaines de la région. A 13 h. 30, le cortège laïque se forma sur la place du Champ-de-Bataille.

Les catholiques, après s'être groupés à la cathédrale, se mirent à défilier. Leur cortège, surmonté de pancartes et de bannières, comprenait quinze à vingt mille personnes. Dans un ordre parfait, sans le moindre incident, les manifestants, chantant des cantiques, se rendirent devant l'évêché et parcoururent diverses rues de la ville.

Beauvais, 7 décembre. — Une réunion de catholiques venus de tous les points de l'arrondissement s'est tenue aujourd'hui à Beauvais, salle Saint-Paul. Un millier d'auditeurs ont écouté l'exposé fait par monseigneur Le Senne, évêque de Beauvais, entouré des autorités ecclésiastiques.

Monseigneur Le Senne a exposé ses vues sur l'organisation d'une union catholique pour la défense sociale et religieuse et a défini les droits et les devoirs des catholiques dans les circonstances présentes. Les raisons d'être d'une union diocésaine, le but à poursuivre, le terrain sur lequel les catholiques doivent agir ont fait ensuite l'objet de son allocution, qui a été écoutée avec attention et applaudie par tout l'auditoire.

Après un échange de vues, les assistants ont approuvé le programme tracé par l'évêque ; ils se sont engagés à en poursuivre la réalisation dans le département.

Ces deux informations méritaient d'être signalées ici, car elles sont significatives de l'agitation cléricale qui sévit partout et qui menace de s'aggraver, car la cléricaille est tenace et organisée.

Ces beaux messieurs ont la sainte habitude de crier au martyre avant même qu'on les ait touchés du bout des doigts.

Leur mobilisation sur tout le territoire, grâce à leurs fanatiques, à leurs dévots, à leurs patronages, à l'argent des cagots et des cagotes est un danger social, un danger pour la pensée libre.

D'autant plus que, sous la bannière religieuse, ils font de la politique armée et militante.

Herriot, implicitement et hypocritement, va s'en servir pour faire son jeu de balance radical, et pour une répression habile contre le peuple ouvrier.

Il ne faut pas perdre de vue ce mouvement noir, et sans voir cela sous de trop sombres couleurs, se méfier du mouvement rythmique des crosses révoltées.

Dans les Théâtres

LA SOIRÉE DE « L'ESSAI »

Le groupe « L'Essai » (Rénovation de la Pensée par l'Art et la conférence) nous avait convié à assister, samedi, dans la salle du théâtre René Maubel, à un spectacle du plus vif intérêt.

Je vais dire tout de suite ce que j'ai sur le cœur et qui vaut pour les trois œuvres présentées, ou plutôt, je vais m'associer aux regrets formulés par le sympathique directeur de « L'Essai », à savoir qu'il est très difficile de rendre potablement une pièce, sans en avoir fait auparavant des répétitions suivies. Nous avons donc assisté à une première répétition d'ensemble, et non à une première représentation. Et c'est d'autant plus regrettable que cela risque de fausser les situations et de faire tourner au plus haut comique ce qui appartient au pathétique, ce qui contribue à augmenter le désarroi des acteurs, qui ne peuvent comprendre, ou comprennent trop le sens de ces décalquements de rire intempestifs.

La *But*, a-propos en vers libres de M. Lucien Barquissau, récitée par Mme M. de Clerfay et M. R. Redon, est d'une belle venue et nous met en confiance, car ce « but » n'est pas seulement celui que fournit « L'Essai », mais celui de tous les hommes qui ont une pensée et un cœur.

Chapeaux, comédie en un acte de M. R. Lapeyre, nous fait assister à un match oratoire entre un professeur de philosophie et sa jeune femme sur le chapitre toujours délicat de la toilette féminine. L'arbitre est d'autant plus porté à se montrer généreux envers le professeur, qu'il est aussi l'amant de sa femme. M. du Brul ne doit pas tenir les professeurs de philosophie en très haute estime, car il donne à son personnage un aspect physique tellement repoussant que la « faute » de Mme Fortuné apparaît non seulement compréhensible, mais inévitable.

Mais, voici le plat de résistance : *Le Rédempteur*, drame social en 3 actes, de MM. François Bonet et Arthur Peralès. — Moi, j'ai un principe. Je me méfie toujours des « drames sociaux », je veux dire de toutes les pièces qui s'intitulent ainsi. Car il n'y a pas de drames qui soient spécifiquement « sociaux ». Tous les drames sont « sociaux ». Cela paraît une affirmation bizarre. Mais réfléchissez, vous verrez !

Donc, Léon Chancel, contremaître au service de M. Malescot et amoureux heureux de la fille de ce dernier, prend parti pour les ouvriers en grève et se fait chasser de l'usine. Le directeur, un certain M. Adrien, en profite pour épouser Lucie, la fille de l'industriel. Ce directeur est un malin ; il tient à sa merci Barbier, le comptable, qui à l'aide de fausses écritures a puisé dans la caisse et il réussit même à acheter Léon, dont les besoins sont immenses, et à en faire son meilleur propagandiste pour une soi-disant « banque populaire », qui lui permettra de raffler l'argent des malheureux abusés.

Fourrant, Léon, qui a renoué des relations avec Mme Adrien, a des scrupules, ou plutôt Lucie, qui manifeste des sentiments humanitaires, le pousse à de plus propres sentiments.

Il y a bien *Castanier* qui, une bombe sous le bras, vient lui déclarer que seule la dynamite peut faire entendre la grande voix de la révolte des opprimés, mais Léon, qui y trouve son compte, lui offre à dé-

jeuner et lui déclare : « Evolution, oui, mais pas révolution. »

Pour finir, une nouvelle grève éclatant dans l'usine, Léon, voulant haranguer les grévistes, est tué d'une balle. Il meurt en demandant pardon au patron Malescot.

Où est le rédempteur ? Mystère. Est-ce Castanier, le terroriste, ou est-ce le directeur Adrien, coci et corrupteur ?

Voilà la question qu'il aurait fallu poser aux auditeurs et que je me permets d'adresser aux auteurs.

Mlle Juliette Demestre, Mme Régine Dhaly et M. Jean Le Drazal ont droit à une mention spéciale, ils savent leurs rôles ; les autres sont tenus par MM. du Brul, Maurice Hilbert, Baradet-Darzon, Louis Brezé, Marcel Lefevre, Allaire et Daniel.

Pierre MUALDES.

AU MAROC ESPAGNOL

Combats sanglants

On apprend que, dans la zone occidentale, le convoi des positions de Zinnas a été attaqué hier.

Un vit combat a eu lieu. Un lieutenant a été tué. Un officier a été blessé. On compte des pertes parmi les réguliers.

C'est par surprise que s'est effectué le repli de la position de Sinrapi. Les forces espagnoles se sont dispersées avec les blessés, les malades, l'armement et les munitions.

Dans la matinée d'aujourd'hui, le service de provision d'eau de Handak Hama a été attaqué.

L'ennemi a été repoussé et l'aviation a bombardé ensuite avec intensité les doudars. Naturellement, les militaires espagnols, comme le font d'ailleurs leurs congénères français, se sont vengés de leur déconvenue sur des villages innocents.

Comme on le voit, la guerre marocaine n'est pas finie pour l'Espagne, et les morts s'ajoutent aux morts...

Toujours le bon matériel

Encore un déraillement

Boulogne-sur-Mer, 7 décembre. — Hier soir, une partie d'un train de marchandises ayant déraillé sur une aiguille, à l'entrée de la gare d'Abbeville, douze wagons furent renversés et obstruèrent les deux voies principales ainsi que deux voies secondaires de la ligne Paris-Boulogne. Le trafic aurait été complètement interrompu sans l'existence d'une ligne de raccourci par laquelle il fut possible de faire passer pendant la nuit les rapides et les trains de voyageurs, le service des marchandises étant seul arrêté.

Les voies obstruées ont été déblayées aujourd'hui ; la ligne, arrachée sur cent mètres, a été refaite et le service normal a repris cet après-midi.

S'il y avait eu une catastrophe, la Compagnie aurait encore fait payer, comme il y a quelques jours, ses responsabilités à deux ou trois malheureux cheminots.

Nos Échos

De quelques « fantaisies »

Voici venir les nuits froides et lumineuses du Paris de Noël, où le luxe et la gloutonnerie des fêtards vont insulter à la misère du pauvre monde.

On entend, si l'on veut bien écouter les gens de loisir et de plaisir, des dialogues comme celui-ci :

— Ta femme est blonde ? Alors, cher ami, pourquoi ne pas adoucir l'ovale de son délicat visage en lui offrant ces grosses boules d'or qui lui siéront parfaitement.

— Elles sont d'un certain prix...

— Sans doute, mais tu peux bien majorer les tiens, le client ne se plaindra pas... C'est pain béni !

Ces deux messieurs étaient des intermédiaires « fariniers ». Un carnet de chèques. Le téléphone. C'étaient là leurs instruments de « travail ».

Et pendant ce temps là la ménagère soucieuse calcule combien il lui faudra de sous pour « la boule de pain » des gosses...

Dans le brouillard

« L'Intran » fait du chiqué avec le brouillard qui, durant la journée d'hier, est tombé sur Paris. Il essaye même d'accorder son luth à trois ronds par un alexandrin modern-style :

« Paris est aujourd'hui comme un cliché volé ! »

Effectivement, ce n'est là qu'un cliché. La vérité émuante qu'on voit dans le brouillard de l'immense ville tentaculaire, c'est la théorie lugubre des misères qu'il enveloppe, des douleurs qu'il cache, des peines qu'il étouffe, des estomacs sans pain.

Le brouillard de Paris, que Joris-Karl Kiegmans décrit si bien, est une notation muette, le linceul du désespéré, la cendre sur le sang du pauvre, le manteau d'ombre sur la femme courbée, le poème obscur de la misère et du crime.

Le brouillard de Paris n'est pas un thème facile pour journalistes en mal de copie.

LES SPECTACLES

Opéra. — 20 h. 45 : L'Heure Espagnole. Giselle.
Opéra-Comique. — 20 h. : Madame Butterfly. Gaité-Lyrique. — Rip.
Trianon-Lyrique. — 20 h. 30 : Le Mariage Secret.
Comédie-Française. — 20 h. : Ruy Blas. Odéon. — 20 h. 30 : Le Malade imaginaire. Faute de s'entendre.
Forte Saint-Martin. — L'Amour.
Comédie des Champs-Élysées. — Malborough s'en va-t-en guerre.
Studio des Champs-Élysées. — A l'ombre du mal.
Atelier. — Le Pêcheur d'ombres. Nouvel-Ambigu. — Denise.
Théâtre de l'Art. — L'ivraie de l'Homme. Théâtre de l'Avenue. — Kroukoul.
Femina. — Nous ne sommes pas si forts. Gymnase. — La Galerie des Glaces. Albertier. — La Danse à travers les âges.
CABARETS
Nectambules. — X. Privas, J. Cazol, Jean Bas.
La Revue.
Le Grillon. — J. Rieux ; la Revue.
La Vache enragée. — Les veillées d'art. M. H. H.

A travers le Monde

ALLEMAGNE

LES ELECTIONS LEGISLATIVES

L'Allemagne a voté et nous n'avons pas encore le résultat des élections. Onze groupes siègent à l'ancienne chambre issue des élections du quatre mai qui avaient donné les résultats suivants :

Centre, 65 ; populistes, 44 ; nationaux allemands, 36 ; démocrates, 28 ; populistes bavarois, 16 ; communistes, 8 ; paysans bavarois, 10 ; guelfes, 5 ; social-démocrates, 100 ; allemands sociaux (Kunze), 4 ; liste agricole, 2.

Il faut s'attendre à ce que les partis de gauche remportent certains succès au détriment de l'extrême gauche et de la droite.

LES PREMIERS RESULTATS

D'après les premiers résultats transmis il ressort que se sont les socialistes qui sortent victorieux de la bataille électorale. Les partis tampons perdent du terrain. Les nationalistes semblent avoir augmenté leurs voix de 20 % par rapport aux dernières élections et les socialistes de 30 %. Il faut cependant attendre encore pour être définitivement fixé. Les communistes perdront certainement un grand nombre de sièges.

ANGERSTEIN EST-IL FOU ?

Les blessures d'Angerstein, qui assassina sa femme et ses domestiques, en tout huit personnes, sont en bonne voie de guérison. Le meurtrier va être conduit prochainement à la prison de Limbourg, où il sera tout d'abord soumis à l'examen de médecins aliénistes. Angerstein sera ensuite traduit devant le Tribunal de Limbourg.

Il faut en effet être fou pour supprimer ainsi toute sa famille.

DEUX BATEAUX DE PECHE SOMBRENT DANS LA BALTIQUE

Une tempête violente qui fait rage sur la Baltique a causé plusieurs sinistres. Deux bateaux de pêche ont sombré avec leurs équipages. Les victimes sont au nombre de 13.

EGYPTE

VERS LA DISSOLUTION DU PARLEMENT

L'ère des difficultés commence pour le président du Conseil. En acceptant le pouvoir et la sympathie des autorités britanniques Zouar Pacha a rencontré l'opposition de tout le pays qui se courbe sous la force et sous la violence, mais conserve une haine tenace et profonde contre l'Angleterre.

La majorité qui soutenait l'ancien ministre Zaghoul Pacha qui fut contraint de démissionner a demandé il y a trois jours la convocation du Parlement et Zouar Pacha de son côté a voulu savoir si la proposition des Zaghoulites constituait une requête ou une exigence. Or la réponse a été qu'il s'agissait d'une démarche positive.

Si l'Assemblée se réunit le cabinet ne rencontrera pas une majorité qui lui permette de vivre et Zouar Pacha sera obligé de céder la place. Aussi le roi aurait-il l'intention de dissoudre le Parlement par décret la semaine prochaine.

De nouvelles élections auront lieu alors et Zouar Pacha espère pouvoir en préparant le terrain trouver une chambre soutenant la politique de concession.

Tout cela ne se fera pas sans troubles et bien des malheureux tomberont encore victimes de la violence impériale de l'Angleterre.

ANGLETERRE

LES ETUDIANTS D'OXFORD CONTRE LE GOUVERNEMENT

Au cours de la dernière réunion, l'Union des Etudiants d'Oxford a repoussé par 99 voix contre 70 une motion d'un de ses membres qui approuvait les mesures prises en Egypte par le gouvernement britannique.

LES SUITES DE L'AFFAIRE ROBINSON

Le rajah indien sir Harri Singh, qui paya 13 millions de francs ses relations avec Mrs Robinson pour étouffer un scandale, est à Londres et assistera aujourd'hui, au ministère de l'Intérieur, à une conférence, au cours de laquelle on examinera

En peu de lignes...

Incendie à Clichy

Le feu a détruit l'autre nuit une usine, 14 bis, boulevard de Lorraine à Clichy. Les dégâts matériels sont très importants. De vastes hangars ont été la proie des flammes. Il n'y a pas d'accident de personnes.

Toujours les rixes stupides

Route de Fontainebleau, à Chevilly, en face l'hôtel-restaurant Nicolas où il habite, le portugais José da Silgo, 34 ans, a été frappé d'un coup de couteau par un de ses camarades, Domégo, ouvrier à la Société industrielle des grands travaux de l'Aver à Vitry. L'état du blessé est grave. Le meurtrier a pris la fuite.

Double asphyxie

Lyon, 7 décembre. — Place Antonin-Poncelet, on a trouvé Mme veuve Thomas, née Lallet, cuisinière, 60 ans, asphyxiée dans sa chambre ; la femme de chambre, Anne Debrun, 20 ans, également asphyxiée, respirait encore et a pu être sauvée. L'accident est dû à une fuite de gaz.

Attaqué et blessé

Le Havre, 7 décembre. — Dans le quartier Notre-Dame, le docker Eugène Moreau a été attaqué par un Marocain, à coups de couteau qui lui ont perforé les intestins. Etat très grave.

Vengeance

Lyon, 7 décembre. — Le nommé François-André Texier a été relevé, à 3 heures du matin, à la Guillotière, la poitrine trouée d'un coup de poignard. Il a succombé sans prononcer une parole, en arrivant à l'Hôtel-Dieu. Il s'agit d'une vengeance.

Collision de bateaux

Toulon, 7 décembre. — Le bateau Gan-gui est entré en collision dans la Darse-Vieille avec le ferry-boat Stamboul de la ligne de Tamaris. Une fillette qui se trouvait à bord a été blessée.

A coups de tranchet

Bastia, 7 décembre. — Une discussion éclatait, rue Droite, à Bastia, entre le cordonnier Ange-Toussaint Gasparri, 46 ans, et son amie, Mme Antoinette Albertini, même âge. Gasparri porta à sa compagne un coup de tranchet et l'atteignit à l'aîne droite. La malheureuse succomba peu après. Le meurtrier fut arrêté.

La balle ne fut pas perdue pour tout le monde

Lyon, 7 décembre. — Au cours d'une bagarre survenue, rue du Général-Plessier, entre ouvriers italiens, une balle alla atteindre au bas-ventre un inoffensif passant, M. Antoine Blanchard, 41 ans, cultivateur à Loire (Rhône), qui fut grièvement blessé.

Les beaux œufs frais

Au cours d'une visite de l'inspection des fraudes dans l'épicerie de Mme Bataille, 89, rue des Chantiers, à Versailles on découvrit dans un panier de 32 œufs, mis en vente au prix de 70 et 75 centimes pièce, une vingtaine d'œufs en complète putréfaction. Ils avaient été achetés le 5 septembre. La commerçante sera poursuivie.

Sous le train

Un inconnu, âgé de 60 ans environ, ouvrier probablement, s'est jeté sur la voie ferrée, de la ligne des Moulineaux, à Sèvres, au passage d'un train.

M. Emile Dulin, entrepreneur, a été grièvement blessé par un train, en traversant le passage à niveau de Vaucresson.

Un policier assassiné mystérieusement à Charenton

Cette affaire est bien mystérieuse. On ramassa l'autre soir un inconnu blessé sur le trottoir de la rue du Marché, à Charenton, qui ne tarda pas à expirer.

Deux balles de revolver l'avaient frappé à la tête.

Il s'agissait d'un ancien policier, Emile Raget, 32 ans, célibataire, habitant chez ses parents, 5, rue de la République.

Emile Raget était sous le coup de poursuites correctionnelles.

Aucune arme ne fut trouvée près de lui.

Qu'est cela ?

Dans la rue

Boulevard de la Villette, un camion-auto, conduit par le chauffeur Julien Chaussy, 41 ans, demeurant 89, rue Haxo, tamponne un taxi piloté par Edouard Simon, 36, rue du Temple, Mme Fanny Kritchmann, voyageuse est grièvement blessée.

Un taxi s'engage faubourg Saint-Mar-

tin dans une excavation. Une glace se brise et blesse grièvement M. Albert Grandet, 22 ans, mécanicien, 12, rue Bouchardon.

Un cadavre sur la voie

Dijon, 7 décembre. — On a trouvé près de la gare de Recey, le cadavre coupé en deux de M. Saulet, 42 ans, propriétaire à Recey, qui était en instance de divorce depuis plus d'un an. Accident ou suicide ?

Mère à douze ans

Epinal, 7 décembre. — A Dinozé, près d'Epinal, il vient de se produire un curieux cas de maternité précoce. En effet, une fillette de douze ans, vient de mettre au monde un bébé parfaitement constitué et en bonne santé.

Aggression au sortir d'un bal

Moulins, 7 décembre. — Deux jeunes ouvriers, MM. Lucien Martin, 23 ans et Robert Larnet, sortaient d'un bal de conscriptions au cours de la nuit lorsqu'ils furent assaillis place d'Allier par un individu qui, sans discussion, leur porta de violents coups de couteau. Robert Larnet a du être transporté dans une clinique ; son camarade est légèrement blessé.

Rixe tragique entre Italiens et Français

Un tué — Deux blessés

Grenoble, 7 décembre. — Au cours d'une rixe entre des Italiens et des Français, qui se déroula dans un quartier mal fréquenté, trois de nos compatriotes ont été victimes de leurs agresseurs. Ce sont : René Roudier, 44 ans, tué d'un coup de revolver ; Girardin, 16 ans, et Martin, 18 ans, grièvement blessés de coups de couteau.

Aucun des Italiens n'a été rejoint.

Noyé suspect

La Palisse, 7 décembre. — Louis Goudic, âgé de 24 ans, originaire de Paris, employé aux travaux de construction d'une ligne de chemin de fer, a été trouvé noyé dans l'Allier, à la Ferté-Hauterive.

Le malheureux avait été vu la veille dans un champ où, dit-on, il se livrait au braconnage. On ignore s'il s'agit d'un crime, d'un suicide ou d'un accident.

Mortel accident d'automobile

Deux tués

Versailles, 7 décembre. — Un tragique accident d'automobile s'est produit dans la traversée d'Orsay, ce soir vers 21 heures : une automobile, par suite d'une embardée, a capoté. Le chauffeur et une personne qui l'accompagnait ont été tués sur le coup. L'identité des deux hommes n'a pu être établie.

Les deux cadavres ont été transportés à la morgue de l'hôpital d'Orsay.

PARIS ET BANLIEUE

Achille Fralin, 53 ans, comptable, demeurant 16, rue Quincampoix, se suicide d'une balle au cœur.

Cinquante communes rurales des cantons de Magny-en-Vexin et Marines vont pouvoir être incessamment électrifiées.

DEPARTEMENTS

Une caisse contenant 28.000 francs, recette de la journée, a été volée dans le bureau du chef de la gare Saint-Roch, à Nice.

Un meurtre a été commis l'autre nuit sur le lac, au large de Menthon. Un pêcheur, M. François Chatelet, 20 ans, a été tué d'un coup de feu, alors qu'il était en barque en compagnie d'un ami, Barthélemy. Ce dernier a ramené le cadavre qui a été autopsié.

Une auto, qui stationnait, place Darcy, à Lyon, a été volée par deux inconnus qui partirent à toute vitesse et entrèrent aussitôt en collision avec un fiacre. L'auto étant très endommagée, les voleurs l'abandonnèrent et disparurent à la faveur de l'obscurité.

LEURS DIVIDENDES

L'ouvrier fromager Chopard, 23 ans, originaire de Moreau (Doubs), occupé à la laiterie Morey à Seurre, a été happé au cours de son travail par un arbre de transmission et aïreusement déchiqueté.

Occupé à prendre les mesures dans les combles d'un magasin de la place des Cordeliers, à Lyon, M. Jean Silvestre, 23 ans, géomètre, 35, rue de la Vieille-Monnaie, est tombé dans la gaine d'une cheminée située au sixième étage. On l'a retrouvé mort dans le sous-sol.

FEDERATION ANARCHISTE PARISIENNE

Comité d'Initiative

Le C. I. se réunira le mercredi 10 décembre à 20 h. 30, salle Garrigues, 20, rue Ordener (Nord-Sud Torcy). Présence indispensable de tous les délégués, des questions importantes sont à l'ordre du jour.

Aux Groupes,

A la suite de notre dernier appel, les groupes ont répondu, pas tous, mais c'est un commencement, cet effort, pour donner à notre fédération une grande activité doit continuer.

Tous les militants de la région parisienne sont au courant des menées réactionnaires du gouvernement du Bloc des Gauches contre les communistes. Ce qu'il n'osait pas hier, il l'ose aujourd'hui en traquant les militants communistes, en expulsant des camarades qui n'ont pas eu « cette grande joie de naître sous notre belle France ». Les gouvernants se désolent, ils frappent à tort et à travers parmi les militants de la classe ouvrière mais ils n'ont pas su dresser contre les ultra-nationalistes de peur de se voir bousculer de leur piedestal.

Ils sont beaux nos blocards ; nous soulevons que les communistes relèveront le geste de ces messieurs comme il convient. Notre attention doit se porter sur ces derniers événements, dans les groupes, nous devons nous poser la question : A savoir notre attitude nette si les communistes venaient à descendre dans la rue pour se dresser contre le fascisme. Nous sommes entièrement avec eux dans la répression qui sévit contre eux, reste à savoir, de quels façons nous les soutiendrons s'ils engagent une riposte.

La question est d'une grande valeur, elle mérite une discussion sérieuse, des décisions fermes, si nous sommes pour l'organisation des anarchistes nous devons être aussi pour une action commune, méthodique, menée avec le plus de clairvoyance possible.

Que les groupes en délibèrent longuement pour rechercher les meilleurs moyens, pour soutenir avec force, tous ceux sur qui va s'abattre la poigne de la réaction.

A côté de ces faits qui se déroulent dans notre « pays si hospitalier », nos camarades espagnols voient tomber leurs meilleurs camarades. A Vera on assassine, Primo de Rivera n'est pas content de la magistrature fessée que lui ont donnée les Hifams, il se venge sur ses compatriotes, il persécute les anarchistes, les militants ouvriers qui en ont assez de sa dictature, il va jusqu'au crime, refusant même d'écouter les protestations qui s'élèvent de toutes parts contre ses ignobles procédés.

La situation espagnole est sérieuse, le fascisme se sent mourir.

Nous devons prendre des dispositions pour soutenir les travailleurs d'Espagne qui sont sous la férule du singe Alphonse XIII.

Les groupes de la Fédération Parisienne, sont les mieux placés, dans ce pays, pour que leur protestation soit forte et puissante. Nous aurons à prendre sous peu des décisions d'action qui nous donneront l'occasion d'aller trouver les représentants des Etats bourgeois et de leur rappeler que les travailleurs sont solidaires de tous les leurs qui tombent frappés par le fascisme mondial.

Compagnons anarchistes de Paris et de sa banlieue, vous discuterez dans vos réunions de groupes sur toutes les dispositions que prendront les anarchistes dans une situation révolutionnaire.

Préparons notre défense, mettons-nous à la recherche des moyens qui nous permettront de faire face à toute la réaction.

Camarades anarchistes, vous rendrez vos réunions hebdomadaires intéressantes si vous vous occupez sérieusement de tous les faits qui se déroulent à nos côtés.

La question sociale, la situation révolutionnaire doit attirer toute l'attention des anarchistes révolutionnaires.

F. SARNIN

L'auto meurtrière

Gaston Berny, ouvrier mécanicien, 32 ans, demeurant 47, rue de Chabrol est renversé et grièvement blessé par une auto boulevard Magenta.

GROUPE ANARCHISTE DU 12

Jeu 11 Novembre à 20 h. 30

35, Boulevard de Reuilly

GRANDE CONTROVERSE

entre ANDRE COLOMER

et l'Abbé VIOLETTE

sur l'idée de Dieu est-elle un danger social.

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU DECEMBRE 1924. — N° 168.

Illusions perdues

par Honoré de Balzac

TROISIEME PARTIE

Les souffrances de l'inventeur

— En est-il arrivé à douter de nous ? dit Mme Chardon.

— Le malheureux est venu vers vous à pied, en subissant les plus horribles privations, et il revient disposé à entrer dans les chemins les plus humbles de la vie... à réparer ses fautes.

— Monsieur, dit la sœur, malgré le mal qu'il nous a fait, j'aime mon frère, comme on aime le corps d'un être qui n'est plus ; et l'aimer ainsi, c'est encore l'aimer plus que beaucoup de sœurs n'aiment leurs frères. Il nous a rendus bien pauvres ; mais qu'il vienne, il partagera le chétif morceau de pain qui nous reste, enfin ce qu'il nous a laissé. Ah ! s'il ne nous avait pas quittés, monsieur, nous n'aurions pas perdu nos plus chers trésors.

— Et c'est la femme qui nous l'a enlevé dont la voiture l'a ramené ! s'écria Mme Chardon. Parti dans la calèche de Mme de Bargeton, à côté d'elle, il est revenu derrière !

— A quoi puis-je vous être utile dans la situation où vous êtes ? dit le frère curé, qui cherchait une phrase de sortie.

— Eh ! monsieur, répondit Mme Char-

don, plaie d'argent n'est pas mortelle, dit-on ; mais ces plaies-là ne peuvent pas avoir d'autre médecin que le malade.

— Si vous aviez assez d'influence pour déterminer mon beau-père à aider son fils, vous sauveriez toute une famille, dit Mme Séchard.

— Il ne croit pas en vous, et il m'a paru très exaspéré contre votre mari, dit le vieillard, à qui les paraphrases du vigneron avaient fait considérer les affaires de Séchard comme un guépier où il ne fallait pas mettre le pied.

Sa mission terminée, le prêtre alla dîner chez son petit-neveu Postel, qui dissipa le peu de bonne volonté de son vieil oncle en donnant, comme tout Angoulême, raison au père contre le fils.

— Il y a de la ressource avec les dissipateurs, dit en finissant le petit Postel ; mais, avec ceux qui font des expériences, on se ruine.

La curiosité du curé de Marsac était entièrement satisfaite, ce qui, dans toutes les provinces de France, est le principal but de l'excursion d'intérêt qu'on s'y témoigne. Dans la soirée, il mit le poète au courant

de tout ce qui se passait chez les Séchard, en lui donnant son voyage comme une mission dictée par la charité la plus pure.

— Vous avez endetté votre sœur et votre beau-frère de dix à douze mille francs, dit-il en terminant ; et personne, mon cher monsieur, n'a cette bagatelle à prêter au voisin. En Angoumois, nous ne sommes pas riches. Je croyais qu'il s'agissait de beaucoup moins quand vous me parliez de vos billets.

Après avoir remercié le vieillard de ses bontés, le poète lui dit :

— La parole de pardon, que vous m'apportez, est pour moi le vrai trésor.

Le lendemain, Lucien partit de très grand matin de Marsac pour Angoulême, où il entra vers neuf heures, une canne à la main, vêtu d'une petite redingote assez endommagée par le voyage et d'un pantalon noir à teintes blanches. Ses bottes usées disaient d'ailleurs assez qu'il appartenait à la classe infortunée des piétons. Aussi ne se dissimulait-il pas l'effet que devait produire sur ses compatriotes le contraste de son retour et de son départ. Mais, le cœur encore pantelant sous l'étreinte des remords que lui causait le récit du vieux prêtre, il acceptait pour le moment cette punition, décidé à affronter les regards des personnes de sa connaissance. Il se disait en lui-même :

— Je suis héroïque !

Toutes ces natures de poète commencent par se duper elles-mêmes. A mesure qu'il marcha dans l'Hommeau, son âme luttait entre la honte de ce retour et la poésie de ses souvenirs. Son cœur battait en passant devant la porte de Postel, où, fort heureusement pour lui, Léonie Marron se trouvait seule dans la boutique avec son enfant. Il vit avec plaisir (tant sa vanité consacrait de force) le nom de son père effacé. Depuis

son mariage, Postel avait fait repeindre sa boutique, et mis au-dessus, comme à Paris : PHARMACIE. En gravissant la rampe de la porte Palet, Lucien éprouva l'influence de l'air natal, il ne sentit plus le poids de ses infortunes, et se dit avec délices :

— Je vais donc les revoir !

Il atteignit la place du Mûrier sans avoir rencontré personne : un bonheur qu'il espérait à peine, lui qui jadis se promenait en triomphateur dans sa ville ! Marion et Kolb, en sentinelle sur la porte, se précipitèrent dans l'escalier en criant :

— Le voilà !

Lucien revit le vieil atelier et la vieille cour, il trouva dans l'escalier sa sœur et sa mère, ils s'embrassèrent en oubliant pour un instant tous leurs malheurs dans cette étreinte. En famille on compose presque toujours avec le malheur : on s'y fait un lit, et l'espérance en fait accepter la dureté. Si Lucien offrait l'image du désespoir il en offrait aussi la poésie : le soleil des grands chemins lui avait bruni le teint ; une profonde mélancolie empreinte dans ses traits, jetait ses ombres sur son front de souffrance. Ce changement annonçait tant de souffrances, qu'à l'aspect des traces laissées par la misère sur sa physiologie, le seul sentiment possible était la pitié. L'imagination partie du sein de la famille y trouvait au retour de tristes réalités. Eve eut au milieu de sa joie le sourire des saints au milieu de leur martyre. Le chagrin rend sublime le visage d'une jeune femme très belle. La gravité, qui remplaçait dans la figure de sa sœur la complète innocence qu'il y avait vue à son départ pour Paris, paraissait trop éloquentement à Lucien pour qu'il n'en reçût pas une impression douloureuse. Aussi la première effusion des sentiments, si vive, si naturelle, fut-elle

suivie d'une part et d'autre d'une réaction : chacun craignait de parler, Lucien ne put cependant s'empêcher de chercher par un regard celui qui manquait à cette réunion. Ce regard, bien compris, fit fondre en larmes Eve, et par contre coup Lucien. Quant à madame Chardon, elle resta liège, et en apparence impassible. Eve se leva, descendit pour épargner à son frère un mot dur, et alla dire à Marion :

— Mon enfant, Lucien aime les fraises, il faut en trouver !

— Oh ! j'ai bien pensé que vous voudriez fêter M. Lucien. Soyez tranquille, vous aurez un joli petit déjeuner et un bon dîner aussi.

— Lucien, dit madame Chardon à son fils, tu es beaucoup occupé à réparer ici. Parti pour être un sujet d'orgueil pour ta famille, tu nous as plongé dans la misère. Tu es presque brisé dans les mains de ton frère l'instrument de la fortune à laquelle il n'a songé que pour sa nouvelle famille. Tu n'as pas brisé que cela... dit la mère.

Il se fit une pause effrayante, et le silence de Lucien impliquait l'acceptation de ces reproches maternels.

— Entre dans une voie de travail, reprit doucement madame Chardon. Je ne te blâme pas d'avoir tenté de faire revivre la noble famille d'où je suis sortie ; mais à de telles entreprises il faut avant tout une fortune, et des sentiments fiers : tu n'as rien de tout cela. A la croyance, tu as fait succéder en nous la défiance. Tu as détruit la paix de cette famille travaillieuse et résignée, qui cheminait ici dans une voie difficile...

(A suivre.)

L'Action et la Pensée des Travailleurs

A propos des événements du 11 janvier

L'U.F.S.A.F. nous passe les résolutions de la commission d'enquête, que nous publions intégralement ainsi qu'en a décidé le dernier C.N.

Résolution des quatre membres de la majorité confédérale

La Commission d'enquête des événements du 11 janvier désignée par le C.C.N. des 21 et 22 mars 1924, après avoir entendu contradictoirement de nombreux témoins de ce drame douloureux, rapportant en toute impartialité, déclare que ces incidents sanglants furent l'aboutissement logique des appels parus dans le journal *Le Libérateur*.

Dans un de ces appels, paru la veille du meeting, il est dit notamment : « que les représentants autorisés du syndicalisme clament leur volonté de le défendre dussent-ils avoir recours aux moyens extrêmes. » (*Le Libérateur* du 10 janvier : Appel aux Syndicalistes).

Le caractère incontestablement violent de ces appels devait obligatoirement aboutir aux incidents que nous avons à déplorer à l'heure présente.

Il est de toute évidence que l'organisation qui avait préparé le meeting, en l'espèce le Parti Communiste, n'avait aucun intérêt à troubler la réunion, en conséquence la responsabilité de cette organisation ne saurait en aucun cas être mise en cause.

La location de la salle ayant été faite dans les règles habituelles, la Commission d'enquête reconnaît que le Parti Communiste était en droit d'en disposer librement ce jour-là.

La C.E. de la C.G.T.U. ayant été mise en cause, la Commission d'enquête reconnaît que la Commission Confédérale étant restée neutre dans cette affaire ne peut en aucun cas supporter une responsabilité quelconque.

Conclusion

La Commission d'enquête déclare que, pour ce qui est des responsabilités individuelles, elle ne peut les déterminer.

Vu les facilités vraiment trop grandes laissées à des éléments de la police de pénétrer dans certains milieux révolutionnaires français, elle croit pouvoir dire que ces éléments policiers ne sont pas étrangers à ces événements douloureux.

La Commission déplore profondément ces incidents et demande aux éléments conscients de la classe ouvrière d'en éviter le retour en empêchant par un contrôle sérieux la pénétration de ces éléments policiers dans nos groupements prolétariens.

Signatures : LANGUMIER, PORREY, Jean GEORGES, CUNY.

Résolution des deux membres de la minorité confédérale

La Commission d'enquête désignée par le C.C.N. des 16 et 17 mars, pour rechercher les responsabilités dans les événements tragiques qui se sont déroulés le 11 janvier, au meeting organisé par le Parti Communiste dans la grande salle de l'Union des Syndicats de la Seine ;

Déclare qu'en toute indépendance elle a eu liberté et possibilité de s'entourer de toutes les garanties nécessaires pour faire que de ses travaux sorte le maximum de vérité.

Après avoir fidèlement enregistré les dépositions écrites et orales des différents témoins de ce drame douloureux, et s'être reportée aux documents fournis par la presse pendant la semaine précédant le meeting, constate que, pour la première fois dans les annales syndicales, un parti politique, le parti communiste en l'occurrence, s'est emparé du programme du syndicalisme et a poussé la provocation jusqu'à vouloir le développer dans la maison des syndiqués et des syndicalistes, et ce, grâce à la complicité des dirigeants de l'Union départementale des syndicats de la Seine.

Il ressort donc que les responsabilités sont, avant d'être individuelles, collectives, et que le Parti Communiste et les secrétaires de l'Union des Syndicats de la Seine en sont, peut-être inconsciemment, mais néanmoins responsables.

La Commission s'accorde à reconnaître qu'à des reprises différentes la salle de l'Union des Syndicats avait été louée à des organisations politiques ou philosophiques, mais à aucun moment pour y faire la leçon des syndicats, à qui incombait le soin de développer et d'exposer aux travailleurs les questions économiques.

La Commission s'explique la colère qui s'empara des syndicalistes de la Seine, lorsqu'ils apprirent la besogne que se proposait de faire le Parti Communiste, colère traduite par des appels parus dans le journal *Le Libérateur* et invitant les syndiqués à venir nombreux au meeting pour y protester contre l'asservissement du syndica-

lisme, seule et véritable arme d'affranchissement du prolétariat.

La Commission pense également qu'à défaut de l'Union des Syndicats de la Seine, devenue la chose docile et obéissante du Parti Communiste, le Bureau et la C.E. de la C.G.T.U. auraient dû, en respect et en application des décisions du 1^{er} Congrès de l'I.S.R., rappeler au Parti Communiste que si l'organisme confédéral n'avait point la possibilité d'empêcher les partis et sectes de s'emparer du programme du syndicalisme, la C.G.T.U. ne saurait tolérer que ce programme soit exposé dans les immeubles appartenant à elle ou à des organisations adhérentes.

Ne l'ayant point fait, n'ayant pas élevé la moindre protestation, les responsabilités du Bureau et de la C.E. de la C.G.T.U. se trouvent également lourdement engagées.

Concernant les auteurs des coups de feu qui ont occasionné la mort de deux travailleurs, la Commission, après avoir soigneusement examiné la salle, a constaté que seule la partie du mur où étaient groupés les syndicalistes, emplacements que tous les témoins s'accordent à reconnaître, porte la trace de balles, ce qui incontestablement établit que les partisans des organisateurs du meeting ont tiré, et sur eux seulement on reporte les responsabilités de la mort de deux ouvriers et des blessures reçues par d'autres travailleurs.

Concernant les responsabilités individuelles, ne voulant se prononcer que sûrement, la Commission reconnaît qu'un homme a été reconnu comme ayant tiré ; elle déclare néanmoins qu'elle ne saurait affirmer que les balles tirées par cet individu sont celles qui auraient entraîné la mort ou blessé les assistants.

Comme sanction, elle propose que l'individu nommé connu ne puisse désormais occuper quelque poste que ce soit dans les organisations syndicales.

C. MONNIER, H. LORDURON.

Les sales boîtes

Un beau geste de solidarité à la Carrosserie Valéry

rue Chauveau, à Neuilly-sur-Seine

Mardi dernier, un peintre ayant eu le malheur d'être malade pendant deux jours fut congédié sans pitié par le contremaître Etienne Médard. Dans cette boîte à courants d'air permanents, il faut véritablement que les ponceurs et polisseurs (du matin au soir les mains dans l'eau et les pieds dans la boue) possèdent une solide constitution pour ne pas attraper la « crève ». La semaine dernière, quelques-uns ne purent continuer et durent s'arrêter pendant un ou deux jours ; ils ne furent cependant pas inquiétés pour cela et purent reprendre leur travail. Pourquoi donc deux poids et deux mesures ? Complaisance pour les uns et répression pour d'autres, c'est ce que n'a pas pu nous expliquer le contremaître qui mettait tout sur le dos de la direction.

Après renseignement pris, la vérité était que le « preu » fut le seul coupable, qui, profitant de ce fallacieux prétexte, avait tout pouvoir pour « balancer » le camarade malade.

Indignés par ce peu franc procédé, les peintres déléguèrent un d'entre eux pour parlementer, mais, sans discussion, il fut mis impitoyablement à la porte. Devant cette injustice, les peintres, au nombre d'une vingtaine, toutefoie sur-le-champ le boulot, signalons toutefois la défection de trois, les dénommés François Coppe, Curtin, finisseurs, et un gosse finisseur aux tréteaux.

Le lendemain matin, nos vingt courageux camarades constatant l'intransigeance du patron, décidèrent de se faire régler ; parmi ceux-ci, quelques-uns étaient depuis deux et trois ans dans cette maison.

Nous invitons tout particulièrement les peintres conscients qui auront l'occasion de travailler dans cette « boîte » de continuer la tâche commencée et de « dresser » comme il convient le contremaître surnommé qui veut arriver petit à petit à supprimer la semaine anglaise.

Nous prions aussi les inspecteurs du travail de faire un petit tour rue Chauveau, où ils pourront constater — vu le nombre du personnel — l'insuffisance des W.C. dont l'un, depuis plusieurs mois, soldant en réparation, est d'une saleté repoussante.

A la peinture, un vestiaire de fortune encombré de ferraille, carcasse d'avion et de tas de saleté.

Cela peut paraître incroyable, et c'est malheureusement vrai.

Contre les scissionnistes de la C. G. T. U.

La Fédération Nationale des Travailleurs de l'Industrie du Bâtiment et des Travaux publics vient de faire parvenir à tous ses syndicats la circulaire 33 suivante contre le Congrès de division organisé par la C. G. T. U. :

Pour la première fois dans l'histoire fédérale la C. G. T. U. viole nos décisions de Congrès et nos statuts fédéraux et par dessus la tête de la Fédération organise un Congrès du Bâtiment.

A NOS SYNDIQUES, A NOS SYNDICATS

Camarades,

N'ayant pu corrompre la Fédération par la politique, la C. G. T. U. veut la diviser.

Aidé de scissionnistes notoires, le Bureau confédéral prend la lourde responsabilité d'une scission dans notre vieille Fédération. Une circulaire adressée par la C. G. T. U. à nos syndicats, convoque ceux-ci à un Congrès de protestation et d'Unité.

Nos syndicats ne seront pas dupes.

Nos décisions de Congrès disent : (article 17 de nos statuts) « Les Congrès auront lieu tous les deux ans », et plus loin, (paragraphe 10) : « Un Congrès extraordinaire pourra être convoqué sur la demande des trois cinquièmes des organisations adhérentes à la Fédération depuis un an. »

Si les trois cinquièmes de nos 398 syndicats (et non pas 298 comme l'écrit Monmousseau) nous avaient demandé un Congrès extraordinaire, nous aurions fait ce Congrès conformément à nos statuts. Mais nous mettons au défi la C. G. T. U. de nous dire si des syndicats fédérés nous ont demandé la convocation de ce Congrès.

La Commission Exécutive fédérale continuera jusqu'au Congrès régulier à guider la Fédération conformément aux directives de nos Congrès. Elle ne permettra pas que la politique s'introduise dans nos syndicats pour les diviser. A partir d'aujourd'hui, elle dénonce l'attitude hypocrite de division ouvrière de la C. G. T. U. qui organise un Congrès, violant la souveraineté de la Fédération et l'indépendance des syndicats.

Mieux, elle fait les frais de ce Congrès ; elle paie pour diviser, elle paie pour asservir sa haine de parti ; elle paie pour donner satisfaction à la politique ; elle paie pour créer une nouvelle Fédération communiste, jetant ainsi la confusion dans la classe ouvrière ; elle paie avec l'argent de tous, les frais des délégations, ne voulant pas connaître la vieille Fédération qui a fait ses preuves et qui a toujours gardé son esprit combatif et révolutionnaire ; elle paie pour ne pas avoir l'Unité tant désirée, mais pour avoir un troisième organisme bien à elle, bien au Parti.

Devant cela, nous crions de notre cœur à nos syndiqués, à nos syndicats : VOUS NE VOUS PRETENEZ PAS CES MANGEURS-VRES-LA. Vous n'irez pas à un Congrès organisé par ces scissionnistes. Vous ne ferez pas le jeu des traitres et des négatifs qui sont payés pour mieux nous diviser. Vous refuserez d'assister les 27 et 28 décembre au Congrès des partisans de la scission. Vous resterez à la Fédération du Bâtiment et fidèles à l'idéal du Syndicalisme révolutionnaire qu'elle personnifie intégralement.

Une deuxième circulaire de la C. G. T. U. demande de faire la grève des cotisations envers la Fédération espérant la priver ainsi de ses moyens de propagande, l'empêchant de faire entendre sa voix et clamer la vérité à tous, alors que la C. G. T. U. distribue irrégulièrement cartes et timbres à l'entête de la Fédération aux dissidents de la Seine.

Nos syndiqués, nos syndicats connaissent maintenant la vérité. Ils continueront dans la Fédération Nationale l'œuvre de rénovation sociale et d'émancipation humaine. A partir de ce jour ils demanderont cartes et timbres pour l'année 1925 au Bureau fédéral et suivront avec intérêt tous nos avis et nos circulaires qui leur parviendront ultérieurement.

Tous debout contre les scissionnistes !

Tous contre le Congrès irrégulier des négatifs !

Tous pour la Fédération Nationale du Bâtiment !

Et vive l'autonomie fédérale provisoire en attendant l'Unité syndicaliste !

Le Bureau Fédéral.

La Commission Exécutive.

GROUPE REGIONAL DE BEZONS

Vendredi 12 décembre, à 20 h. 30

Salle de l'Ancienne mairie

CONFERENCE PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

par LOUIS LOREAL

Sur les crimes de l'autorité et ce que veulent les anarchistes

Invitation cordiale aux sympathisants et aux adhérents de tous les partis.

Les mensonges du "Journal de Roubaix"

Depuis une quinzaine de jours, l'organe des patrons roubaixiens consacre quotidiennement des articles de fond à une histoire atroce et déformée sur les cellules d'usine dans l'intention de faire mousser son canard en vue des prochaines foires électorales.

Mais jusqu'ici le bluff de cette feuille de chou ne se manifestait que pour essayer de diviser un peu plus les travailleurs ; voilà maintenant qu'à propos d'un incident d'atelier le ridicule le dispute à l'odieuse puisqu'après une provocation fautive non déguisée de première page, la firme Roboux insère dans sa rubrique locale des insanités qui déforment totalement un mouvement de solidarité d'usine et tendent à donner une allure politicienne et communiste à ce qui n'est qu'une revendication proprement professionnelle.

Mettant en cause Volke, le rédacteur de ce journal veut le faire passer pour un membre d'une « cellule communiste » aux ordres de Moscou.

Nous sommes solidaires de notre cama-

rade Volke, l'actif secrétaire de notre organisation syndicale, et nous ne tolérons pas, de la part de la feuille capitaliste locale, qu'il soit porté préjudice contre des travailleurs qui réclament un peu de dignité de leurs exploitateurs.

L'incident du lissage Glorieux est une véritable provocation patronale ; ce que le louchon infect ne dit pas, c'est l'envasement de l'usine par les policiers requis à coups de téléphone et le sang-froid des ouvriers. Surtout n'oublions pas que le patron Glorieux est le même chez qui, rue d'Alger, dans la partie filature, les ouvriers sont en grève depuis cinq mois.

Du reste, Carton et Volke se sont rendus aux bureaux du *Journal de Roubaix* pour faire rectifier les erreurs. Tant qu'un patron, il a déclaré n'être pour rien dans la relation du journal.

Travailleurs de Roubaix et environs, vous avez un devoir à accomplir : c'est de boycotter inlassablement ces feuilles capitalistes, pourvoyeuses de prison, et de suivre attentivement tous les mouvements du Consortium du textile roubaixien pour déjouer leurs pièges et réaliser à l'usine l'union des exploités par l'action ouvrière directe, en dehors de toutes combinaisons politiciennes.

Le Syndicat l'Union des Travailleurs de Croix-Wasquehal.

EN ESPAGNE

MOMENT CRITIQUE ET DOULOUREUX

De nouveau, nous avons appris la condition du travail dans les Asturies, bassin houiller, très riche en charbon. Il y a quatre mille ouvriers sans travail. Leurs enfants meurent de faim. Les pères demandent la charité dans les rues, comme les mendiants. Et cependant, au Maroc, on gaspille des millions dont la seule utilité est d'enrichir fournisseurs et officiers et de faire tuer des hommes.

A Bilbao, les ouvriers qui travaillent à l'usine d'Echeverdeto, voyant l'impossibilité où ils sont de pouvoir vivre, ont formulé des revendications.

Les patrons ont répondu qu'ils n'avaient qu'à produire davantage s'ils voulaient gagner plus.

Ceci, camarades révolutionnaires, démontre que jusqu'à présent, nous avons été traités misérablement, alors que depuis notre jeunesse, au lieu de cultiver notre intelligence, nous travaillons pour augmenter les capitaux de nos exploitateurs, au détriment de notre santé, en peinant 9 et 10 heures par jour, comme des esclaves, risquant notre vie avec l'emploi des grandes machines ou de la dynamite pour faire sauter les blocs de minerai.

En travaillant jour et nuit, nous ne touchons pas ce qu'il faut pour vivre. Il y a même les ouvriers inventeurs de machines qui sont sans travail.

Pour en finir avec ce régime, faisons l'étrange union des exploités et luttons pour la révolution sociale.

Manuel RIDAO FLORES.

Communiqués syndicaux

C. E. de l'U. F. S. A. — Réunion ce soir, à 20 h. 30, avenue Mathurin-Moreau. Présence indispensable de tous.

Boulangers. — Ce soir, à 17 heures très précises, réunion dans les sections suivantes : 1^{er} et 2^e : quai des Grands-Augustins ; délégués, Bouville, Lemaire.

4^e arrondissement : 23, rue des Deux-Ponts ; délégués, Chausson et Chauvet.

5^e arrondissement : 6, rue Lanneau ; délégués, Lichon et Lemonqu.

Syndicat Autonome des Coiffeurs. — Permanence, aujourd'hui, 9 courant, de 12 heures à 17 heures, Bureau 13 (4^e étage), Bourse du Travail. De permanence : Robinet et Gerber.

Terrassiers. — Avis aux chômeurs.

On embauche ce matin, à 7 heures, gare de St-James-Saint-Clément (travaux de renouvellement de la voie, Entreprise Levaud).

Bureau National des J. S. — Réunion de tous les membres mardi, à 20 h. 30, rue de Paris, 60, à Cligny.

Jeunesse du 18^e. — Mercredi 10, chez Herminier, réunion. Tous les copains sont priés d'être présents pour organiser le meeting.

Comité Interorganisations de Montreuil-sous-Bois. — Les organisations d'avant-garde montreuilloises avisent les organisations voisines qu'une grande fête du « Noël rouge » aura lieu le samedi 27 décembre, à 20 h. 30, salle des Fêtes, rue Marcellin-Berthelot (grand concert suivi de bal de nuit, orchestre, jazz band) ; elles les prient de prendre note et de ne rien organiser à cette date.

Minorité du Livre. — Réunion de la Commission lundi 8 décembre, à 21 heures, bureau de Labac, boulevard Magenta, face à la Bourse du Travail.

Le Syndicat Autonome des Ouvriers en Chaussure salue les nobles victimes du fascisme espagnol qui viennent de payer de leur vie leur amour de la liberté. Il proteste avec énergie contre l'exécution des camarades Gil, Santillan et Pablo Martel, et voue au mépris de la classe ouvrière tous ceux qui, pour maintenir les privilèges capitalistes, n'hésitent pas à répandre le sang ouvrier.

DANS LE S. D. B.

AUX TRAVAILLEURS DU BATIMENT. — Le S. D. B. fait appel à tous les éléments de toutes les corporations pour se grouper autour de lui.

Tous les camarades se doivent de faire connaître d'urgence les chantiers et ateliers qui doivent être visités. Donc, cimentiers, maçonnerie, briquetiers-fumistes, etc., etc., voudront bien se mettre en rapport avec le délégué à la propagande et avec le Bureau, afin d'organiser toute action conforme aux besoins de ce dernier.

Tous debout pour le syndicalisme révolutionnaire.

Cours professionnels

COURS DE DESSIN DU BATIMENT : à 20 h. 30, Bureaux 13 et 14, Bourse du Travail (4^e étage).

Communications diverses

Groupe du 14^e. — Le Groupe organise une fête au profit de la propagande pour le 27 décembre. Les autres organisations sont priées de ne rien organiser pour ce jour. Il est rappelé aux copains que le groupe se réunit tous les mercredis, à 20 h. 30, à la Maison Commune, rue du Château.

Caricature Anarchiste. — Pour prendre date : Les camarades sont prévus que nous organisons une série de causeries, à savoir : le

mardi 8 décembre, causerie par Sabatier sur « Matérialisme et Spiritualisme » ; le 15 décembre, « La Question féminine », par Forest, etc., etc.

Les camarades espagnols sont invités à venir à nos réunions où ils trouveront des journaux de langue espagnole.

La bibliothèque fonctionnera à partir de 20 heures précises, jusqu'à 21 heures, heure à laquelle commenceront les causeries.

Invitation à tous.

« L'En Dehors ». — Les compagnons de « L'En Dehors » se réunissent le deuxième et le quatrième lundi du mois, salle Hermonnier, 77, boulevard Barbès, à 20 h. 30 (Métro Marcadet ou Poissonniers).

Ce soir, 8 décembre : « La vérité sur notre amoralisme en matière sexuelle », par E. Armand.

Ecole du Propagandiste. — Cours élémentaire de français, ce soir, à 21 heures, rue du Boullois, 20.

Un grand débat au « Club du Faubourg ». — Le cas Sadoul devant les gauches. — Ce soir lundi, au « Club du Faubourg », théâtre de la Fourmi, 100, boulevard Barbès, à 20 h. 30 précises, grand débat sur : « L'actualité politique : les conseils de guerre ; l'incident Nathusius et l'affaire Sadoul. Quelle doit être l'attitude de la gauche et de l'extrême gauche ? », et conférence contradictoire, par M. Gastin, sur : « Spiritisme et Psychologie. Peut-on analyser l'âme ? Oui ! ». La parole sera donnée au public.

Fédération des Locataires de la Seine. — Commission exécutive, ce soir, à 20 h. 30, au siège, 158, rue Lafayette.

Locataires du 12^e arrondissement. — Commission des enfants, ce soir, à 20 h. 30, au siège.

Locataires des 19^e et 20^e Sections. — Renseignements juridiques, de 20 h. 30 à 21 h. 30, salle Camille, 236, rue de Belleville.

La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et banlieue

Comité d'Initiative de l'Union Anarchiste. — Réunion mardi 9 décembre, à 20 h. 30, rue Louis-Blanc.

Présence indispensable de tous les délégués.

Fédération Anarchiste de la Région parisienne. — Comité d'action algérien. — En collaboration avec le Groupe du 20^e arrondissement, nous organisons un grand meeting à la Bellevilloise, mercredi 10 décembre, à 20 h. 30 précises. Nous espérons que les copains algériens viendront nombreux pour combattre la loi de l'indigénat et obliger les gouvernants à laisser pénétrer en France leurs corrégionnaires.

Groupe des 9^e et 10^e arrondissements. — Dans l'impossibilité de trouver une salle où nous puissions nous réunir provisoirement, le Groupe se réunira avec le Groupe du 18^e, sans que, pour cela, nous négligions la propagande dans notre quartier.

Il ne faut pas, parce que la réunion se tiendra un peu plus loin de notre domicile, que les copains ne viennent pas.

L'effort de tous est nécessaire : est-ce trop vous demander de faire un peu plus de chemin ?

Un meeting est envisagé. Entre temps, nous ferons le nécessaire pour organiser des causeries intéressantes.

Groupe Anarchiste du 12^e. — Les copains ayant le nécessaire pour le collage d'affiches sont priés d'être présents, ce soir, au groupe, à 20 h. 30. Nous comptons sur la bonne volonté de tous les camarades et sympathisants pour surveiller ceux qui voudraient arracher nos affiches derrière les collures. A chacun son travail, pour la propagande.

Groupe du 17^e. — Le Groupe, ainsi que ceux des 8^e, 9^e, 10^e, 18^e et 19^e arrondissements, se sont réunis ensemble, salle Herminier, jeudi dernier et ont jeté les bases d'une organisation intergroupe, afin d'augmenter notre propagande dans la région nord de Paris.

Nouvelle réunion jeudi prochain. Prière aux militants du 17^e d'être.

Les copains sont aussi invités à se rendre au meeting de Gargan.

Groupe Théâtral. — Adhésions et répétition, ce soir, à 20 h. 30, Brasserie de la Mairie, 61, faubourg Saint-Martin. Jusqu'à 21 heures, causerie éducative sur la diction. Prière à tous d'être exacts.

Province

Groupe de Marseille. — Mercredi 10 décembre, à 18 h. 30, au Monumental Bar, boulevard d'Athènes, causerie par Mayoux qui traitera le sujet suivant : « Pourquoi je ne suis pas anarchiste ».

Nous invitons les camarades à bien se rappeler que la réunion aura lieu le mercredi. Cette obligation nous étant faite par le conférencier ne pouvant venir un autre jour.

Donc, bien prendre note de l'adresse et du jour et venez nombreux.

Les sympathisants sont cordialement invités.

Groupe de Tarbes. — Mardi 9 décembre, à 21 heures, salle du Café Riche, place de Verdun, réunion du Groupe.

Questions importantes ; organisation ; cartes ; affiches ; thèses pour le « Libérateur ».

Appel pressant est fait à tous les anarchistes.

Groupe Libertaire de Bordeaux (Bar des Sports, place des Augustins). — Les camarades anarchistes et sympathisants sont priés d'assister à la réunion du vendredi 12 décembre, où une causerie très intéressante sera faite par un camarade.

Groupe d'Etudes et d'Action Sociale de Troyes. — Réunion du groupe demain soir, à 20 heures, Salle 12, Bourse du Travail, Comptendu de la manifestation Sacco et Vanzetti. Présence indispensable de tous. Une question très sérieuse devant être discutée, ayant trait à notre propagande et devant certainement porter ses fruits, les copains feront tout leur possible pour amener les sympathisants à notre réunion.

Thiers et tous les groupes et individualités du Sud-Ouest sont priés de se mettre en relation, dans les plus brefs délais possible, avec le camarade Leroy Abel, 24, rue des Augustins, Bordeaux.

PETITE CORRESPONDANCE

Le camarade du groupe du 20^e est prié de se trouver, avec tout ce qu'il faut pour coller les affiches u « Lib », au café Schweitzer, 122, boulevard de la Villette, près la place du Combat, ce soir, à 9 heures.

Le camarade du 20^e est prié de passer rue Tailleur, près de la Nation, pour puce de manœuvre. Affiche à la porte.

Comité d'Action algérien. — Le camarade Vilain, du 13^e, peut-il assister au meeting algérien de mercredi prochain, pour organisation, dans son arrondissement, des Algériens ? Répondre à la petite correspondance.

Kionane, Adju et les copains du 20^e étant disponibles ce soir, pour distribution des tracts du meeting algérien, sont priés de se trouver café Schweitzer, 122, boulevard de la Villette, près la place du Combat, avant 9 heures.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : Louis LOUVET

Imprimerie spéciale du *Libertaire*
10-12 rue Paul-Lelong, Paris.

Souscrivez à l'emprunt du "Libertaire"

Pour assurer l'existence de notre quotidien, le Conseil d'administration a décidé de demander à deux mille camarades de souscrire 50 francs, en une ou plusieurs fois.

N'attendez pas. Si vous le pouvez, envoyez de suite le montant de votre souscription.

Ci-joint la somme de francs, montant de obligation.. que je souscris pour le second emprunt du « LIBERTAIRE » quotidien.

Nom

Adresse

Envoyez ce bulletin à H. DELECOURT, administration du « LIBERTAIRE », 9, rue Louis-Blanc.

Utilisez notre chèque postal.